

ÉLEVAGE II

LES TRANSHUMANCES

Christian SEIGNOBOS

Les effectifs bovins de la province représentent 25 % de l'ensemble national. Toutefois, leur taux d'accroissement est devenu très faible et partout on assiste à une diminution des capacités d'intégration des pasteurs résidents ou transhumants dans des espaces de plus en plus occupés par les cultures.

Une partie des éleveurs a néanmoins conservé des pratiques de transhumance grâce à des conditions exceptionnelles offertes par les yayrés, prairies d'inondation du Logone.

Le bétail n'est jamais, à aucun moment de l'année – ou seulement pour de brèves périodes – en totalité sur les terroirs des éleveurs peuls du nord du Diamaré. Certains éléments du troupeau ne font qu'y transiter, alors que d'autres ne rallient plus « leur » village pendant plusieurs années.

Ainsi, les cartes de transhumances du bétail constituent le contre-point indispensable de celles des charges. Elles reflètent les stratégies des éleveurs qui, selon les contraintes, stress climatique et insécurité, adaptent leurs parcours.

Les parcours limités des Arabes Showa

Cet élevage concerne essentiellement le département du Logone-et-Chari où se trouvent 22 % de l'ensemble du bétail de la Province. Encore doit-il être augmenté des troupeaux des ressortissants de villages Showa au nord des départements du Mayo-Sava, Mayo-Danay et même du Diamaré, où ils vivent auprès des Fulbe.

On peut diviser ces éleveurs en deux ensembles : ceux de l'extrême nord regardent vers le lac Tchad et s'enfoncent dans les pâturages de décrue du lac, et les autres transhument sur les grands yayrés, la plaine d'inondation du Logone et, par là même, se répartissent à sa périphérie occidentale.

Les troupeaux des Arabes Showa, quelles que soient leurs fractions : Dar Begi, Bani Asan, Khawale, Barri Seit... opèrent, durant la saison sèche, le même type de mouvements.

Les Arabes Showa disposent d'un village de saison des pluies, généralement sur un site ventilé. Le bétail reste dans les vastes cases, kuzi, une partie de la journée, pendant la saison des pluies, afin d'échapper aux mouches. Au début de la saison sèche, tout le village se déplace dans les yayrés ou sur les berges hautes du lac, pour fonder, avec d'autres établissements, un dor, campement temporaire. C'est un point d'eau pérenne qui fixe cet emplacement, généralement réoccupé année après année. Le village d'hiver reste vide, à l'exception de quelques vieillards. Tout a été transporté dans le dor, excepté les infrastructures : jarres, table meulière, barattes, vaisselle, cantines, parfois même certaines plaques foyères. L'abri de paille du campement est un compromis entre la reconstitution du lit-vaisseaux couvert et la tente de nattes des éleveurs sahéliens. Le canevas de disposition de ces unités est généralement celui de cercles concentriques ménageant des zébrés pour le bétail.

L'éloignement de ces dor excède rarement une demi-journée de marche. Ceux qui s'obligent à des parcours plus longs viennent du Nigeria, non loin de la frontière, ou de l'intérieur des terres. Ils parcourent parfois 40 km pour aller soit se fixer à l'embouchure du Serbédé, pour ceux situés à l'ouest de son cours, soit dans la région de Nganatir pour ceux de l'est. Les éleveurs d'Adafé peuvent aussi parcourir 60 km pour se rendre sur leurs pâturages de Logone-Birni. Les parcours se résument alors sur la carte à une multitude de petites flèches.

Depuis les sécheresses de 1903-1904 et de 1914, les Arabes Showa ont quitté les berges du Serbédé et du Taf-Taf, qui n'étaient plus qu'épisodiquement en eau, pour se porter sur les pâturages du lac. Une grande partie d'entre eux sont passés d'un élevage de petit bétail à celui de bovins. Sur le lac, ils commencent également une mise en culture des zones de décrue avec un petit mil cour (dukun liji), des niébés et des cuscubatés. Ils amorcèrent ainsi une « course » au lac qui entraîna une réorientation des chemins de parcours, ultérieurement réorganisés en 1941-1946. E. CONTE et F. HAGENBUCHER (1977) signalent qu'à cette date, la baisse du lac, l'une parmi les plus importantes, correspondit à un bouleversement des réseaux de transhumance. Les Arabes à l'ouest du Serbédé se tournèrent vers le lac et ses îles, dans la région de Tchouka et Koundjara. Ceux de l'est du Serbédé accentuèrent leur occupation de la rive du lac, de Ngarkawa à Nganatir.

Entre 1960 et 1963, les éleveurs à l'est du Serbédé empruntaient un chemin de parcours (turbo) qui part de Wouki, passe à l'est d'Abou-Kous, Yik, l'ouest de Biang, Krenak, Madam-Dougourou, Abou-Dangala, Massaki. Le Taf-Taf était franchi à Tamraya (Nganatir). Le gros des troupeaux demeurait là et sur les rives proches du lac. Depuis 1975, ils s'avancent vers le delta du Chari, à l'ouest de Blangwa, à Kinzeyakou et Kwekaya.

Les éleveurs des villages arabes, en arrière du Chari, délaissant les mares de l'intérieur, opèrent de petits parcours sur les pâturages du lit majeur du fleuve. Ceux de l'ouest du Serbédé et du lac Serbédé, depuis Atri et Amchilga, s'enfoncent vers le lac. Ils empruntent plusieurs turbo (appelé moukhal à Tchad selon Le ROUVREUR, 1962) pour aboutir entre Hilé-Alifa et Tchouka; d'autres vont à Koundjara (toujours sur « l'île » de Karéna).

Les éleveurs de la région de Fotokol se déplacent à l'embouchure de l'El Beid. Ils sont ici fortement concurrencés par les troupeaux venus du Nigeria qui se concentrent à Djéraïna avant de se disperser jusqu'à Karmouna. Ils ne franchissent pas le Serbédé. Les Arabes des villages et dor du Cameroun se plaignent régulièrement de vols au retour des troupeaux au Nigeria.

Entre 1953 et 1955, les éleveurs au sud de Makari ne transhument plus sur le lac, la situation y devenant d'année en année plus délicate. En effet, le lac attire non seulement les éleveurs, mais aussi les cultivateurs, qui cumulent souvent les deux activités. À la suite des différents stress hydriques, l'agrosystème régional s'est profondément modifié.

Après 1957, le petit mil de décrue est abandonné au profit de la culture du maïs de décrue. Mais, à partir de 1975, c'est surtout une spéculation plus payante, un niébé, cultiver à grain rouge, qui suscite un véritable engouement car parallèlement, la culture du muskuwaari devient de plus en plus aléatoire. Au fur et à mesure que l'eau se retire, on cultive les niébés, puis le gombo, le piment et le maïs. Il se pose dès lors de gros problèmes d'accès aux pâturages. Les conflits se multiplient à cause des parcours anarchiques du bétail et l'absence

de protection des champs par manque d'épines. Les tensions sont telles que les troupeaux de veaux ont aussi leurs bergers.

Les grandes variations de niveau des eaux du lac font que les dor changent de site. Chaque village peut alors disposer de plusieurs points d'ancrage où l'on fait encore des cultures. Le village de Miliy-Kabir, par exemple, envoyait son bétail pendant la saison sèche à Ngarkawa. L'eau cessant d'atteindre ce site, il allégera à partir de 1976 à Nganatir, tout en conservant l'ancien emplacement. Le village d'Alek allait depuis 1946 à Nganatir; une trop grosse concentration de troupeaux les conduisit à Koundjara. Abou-Dangala et Ngamé transhumait également à Nganatir; depuis 1975, ils vont à Kinzeyakou. Les Arabes de Mafoulso faisaient pâture leur bétail au nord de Hilé-Alifa; maintenant leurs troupeaux vont à Tchouka...

Sur les embouchures des différents cours d'eau, les dor se regroupent par dizaines, comme à Shelop au débouché du Taf-Taf, à Nganatir, Abassouni... La concentration la plus spectaculaire s'opère à l'embouchure du Serbédé. Djaréna, fondé en 1972, rassemble douze ans plus tard les dor de vingt-deux villages, soit plus de 22 000 personnes. Abankouri, sur l'autre rive (droite), rallie les dor de vingt-sept villages et, quelques kilomètres en aval, c'est Bargaram, formé d'une grappe de dor, de peuplement plus méle.

Les charges de bovins dépassent pour la région les 100 têtes au km². Aussi a-t-on tenté, après les épidémies de charbon (1985, 1988), des opérations de desserrement et de redistribuion. Les dor se structurent et forment de véritables agglomérations de cases kuzi, avec moulins à maïs, commerces permanents, tailleur... Depuis les années 1980, les dor en bordure du lac ont tendance à devenir le village principal. Les gens y demeurent sept à huit mois et partent à l'intérieur des terres rejoindre le village originel pour les premières pluies.

Les sécheresses de 1969-1973 pousseront les Arabes Showa à investir pour la première fois l'intérieur des yayrés. En 1975, ceux d'Adafé, mais aussi ceux du Nigeria arrivèrent massivement dans le nord du Mayo-Danay, à tel point que les éleveurs peuls firent pression sur les autorités préfectorales pour qu'ils soient refoulés. Mais cette pénétration allait se répéter et même s'accentuer après 1982-1983. Des contingents d'Adafé et du Nigeria descendant jusqu'à la limite de la réserve de Waza. Les Fulbe voient leur route vers Logone-Birni, barrée. En 1984-1985, les pâturages du lac étaient saturés, on assiste au basculement vers le sud d'un certain nombre de troupeaux. Des Arabes Showa de Goufley et du nord d'Adafé rejoignent alors les éleveurs de Kousseri, Houlouf... Ils prennent la direction de la Logomatya, en dépassant largement la distance habituelle village-dor. En 1985, la plus forte concentration est signalée à Ngodeni avec 29 campements, dont chacun dispose de 150 à 200 têtes de bétail, sans compter de nombreux petits ruminants (1). Leurs comportements sur les yayrés ne sont pas tout à fait comparables à ceux des Fulbe. Ils n'effectuent pas les mêmes rotations sur les différents types de pâturages. Moins mobiles, ils restent sur place plus longtemps. Quand les Fulbe décrochent des yayrés à la fin du mois de mars ou début mai, eux restent non seulement après les regains issus des feux de brousse, mais aussi après les premières pluies au début du mois de juillet.

Les Fulbe du Diamaré sont donc pris entre la réserve de Waza – leurs troupeaux s'en approchent de plus en plus malgré les prédateurs – et ces nouveaux venus, le Logone, devenu frontière à cause de l'insécurité qui régnait à cette époque au Tchad, et, enfin, depuis 1979, les périmes rizicoles de Maga.

Les éleveurs Showa à faible rayon d'action se sont montrés sensibles aux sécheresses. Beaucoup de villages ont perdu leurs troupeaux entre 1969 et 1973 et, en 1984, certains ont du momentanément changer de genre de vie. Pour survivre, ils ont vendu du bois de chauffe, fait du petit commerce, cultivé des piquets de riz à Maga (SEMRY-II), sont devenus pêcheurs sur le lac Chari ou le lac de Maga...

Cette pression qu'ils exercent sur les yayrés est nouvelle pour les Fulbe du Diamaré, dont c'était jusqu'au nord de Logone-Birni « le » pâturage. Maintenant, ils doivent composer avec ces nouveaux venus et rééquilibrer leur pression en se tournant eux-mêmes vers le sud. De petits groupes arabes Showa, alliés aux Fulbe du Diamaré, les rejoignent même durant trois mois de la saison des pluies, dans la région de Mindif. Cette pression n'opère pas uniquement sur les yayrés, mais aussi dans le nord-ouest du Diamaré. Entre Soukoungou, Malam, Horkwa et Tchalouga, s'étend une zone où les troupeaux de la région du Mangafé, jusqu'à Petté et Madaka (Bogo), passent la saison des pluies. Depuis 1986, l'arrivée massive des troupeaux des Arabes Showa, Fulbe et même Bornouans de Banki, Bama et Kumse entraîne un surpâturage latent. En août 1991, on y enregistrait près de 20 000 têtes de bétail.

Les parcours-types des éleveurs peuls (1986, 1990, 1995)

Trois grands ensembles d'éleveurs peuls ont respectivement opté pour trois circuits de transhumance : un qui intéresse les yayrés, l'autre qui vise les pâturages méridionaux et le troisième, enfin, tourné vers les piémonts et les plateaux des monts Mandara.

Nous avons retenu 1986, considéré comme une bonne année pour les éleveurs; 1990, qui fut en revanche une année médiocre, et 1995, pour faire le point le plus récent.

La transhumance des yayrés

La proximité des yayrés encouragea chez les Fulbe Ngara et Taara des régions de Petté, Fadaré, Balda et Bogo le maintien d'une vocation d'élevage. Ils entraînaient jadis avec eux, sur

(1) T. SCHRADER (1986 : 24), expose la répartition des éleveurs en 1985 entre la réserve de Waza et le Logone. Les Arabes Showa du nord de la latitude de Kousseri occupent la partie des yayrés sur la basse Logomatya, et celle entre la Logomatya et le Logone. Les Fulbe du Diamaré sont établis entre le parc et la Logomatya avec, au milieu d'eux, des campements d'Arabes Showa venus du Nigeria.

très bien. Les Fulbe désignent ce comportement par le terme de *tijago* (regarder vers le haut). Cette période précède de peu la sortie des yayrés dite *jaacaago* (retour de transhumance). Toutefois, ce sera la prolifération des mouches précédant les pluies qui déclenchera le départ et non le manque d'herbe. Les troupeaux de Balda subissent comme beaucoup d'autres (Fadaré, Balaza, Bogo...) une nouvelle partition à Boko : les bêtes faibles, blessées rentrent au village; d'autres, les plus jeunes, s'arrêteront en cours de route pour attendre les pluies. Les plus robustes descendent, parfois à marche forcée, vers le regain suscité par les premières pluies.

Plusieurs *burtol* de descente s'offrent aux gens de Balda. La descente est aléatoire et, selon la répartition des pluies et la pression des insectes piqueurs, les parcours peuvent être rapidement modifiés. Ils peuvent passer par Pouss, Kalang – après avoir contourné le lac de Maga – Moulovouday, Viri; ils font une pause à Tchoffol-Badi, à Gobo, puis poursuivent sur Ngoulmoun, Gounou-Gaya, Kolon, Kélo. Ils peuvent aussi emprunter le *burtol* qui passe par Baknay, Kolar, Guidigu, Binder-Nayri, Pala. La rencontre avec les précédents peut s'opérer dans la région de Pont-Carol. L'abréviation ne posant plus problème, la remontée se fait en ordre dispersé. Ils se regroupent en juillet vers Kolar, où ils passent les mois de saison des pluies, jusqu'en septembre.

Les troupeaux remontent ensuite au fur et à mesure de l'avancement des récoltes de sorghos sous pluie, par Kolar, Djagray, Korré, Sedek, Guingley, Guirvidig. À ce niveau, une partie rentre au village, les autres continuent directement sur les yayrés, fermant la boucle.

Pendant ce temps, au village, le *cureeji* (4), grossi de toutes les bêtes fragilisées, des vaches gravides, des veaux de moins de huit mois, mais aussi des vaches lactantes, va être alimenté avec les résidus de récoltes. Pendant la saison des pluies, le *cureeji* aura aussi son *hurum* (5), sa zone de parcours égouttée, sans mouches, sur un *yoolde*, le cordon de dune, à Malinga et vers Papata qu'il partage avec les *cureeji* de Fadaré et de Petté... Sur les *yoolde*, l'herbe pousse plus rapidement et les pâturages à *Aristida funiculata* et à *andropogon* avec des légumineuses comme *Zornia glochidiata* présentent un intérêt pastoral certain.

La majorité des éleveurs de Balda sont restés fidèles au grand circuit classique des yayrés. Pourtant, depuis quelques années, certains d'entre eux envoient leurs troupeaux rejoindre ceux de Balaza-Lamido, Malam-Pétel, Papata... sur les piémonts. Cette voie est empruntée par les éléments faibles du troupeau et la proportion de veaux est importante. Ils pâturent sur les piémonts de Tchéré, vers Mbozo, à Makalingay... Ils font une cure de fanes d'arachides et de niébés, et vivent sur les basses tiges de sorghos laissés sur les champs. Les bouviers passent des accords avec les cultivateurs *haabé* et implantent leurs corraux (*waalde*), qu'ils changent deux fois pendant leur séjour, sur les champs. Ils restent ainsi pendant la saison fraîche sur les piémonts, car il fait moins froid que sur les yayrés, où les bêtes les plus solides les ont précédés. Ils ne quitteront les piémonts qu'après la récolte du *muskuwaari* pour profiter au passage des étoiles du village. Là, ils seront triés à nouveau et ceux jugés aptes rejoindront les autres sur les yayrés à Badilwol, Massa, Maskalay, ou au Tchad, à Doulou-Yayré, Kasire-Ngoura, Tabaywa et Ngawni. Ils y resteront moins de cinquante jours et descendront avec les autres chercher les pluies, mais s'arrêteront à Kalfou, pour rejoindre à Horlong le troupeau qui remonte du Tchad, accomplissant vers le sud une boucle plus courte.

Les éleveurs de Petté ont aussi cherché une zone de transhumance de substitution ou complémentaire à celle des yayrés. En 1985, devant la médiocrité des pâturages des yayrés et leur surpeuplement en éleveurs, ils envoyèrent un fort contingent de bêtes sur les monts Mandara, à la latitude de Ndoukoula, en pays daba. Avec ce changement de milieu, les troupeaux contractèrent des douves du foie (*Fasidea gigantica*) et des amphistomes de la panse et enregistraient de nombreuses pertes. L'expérience ne fut pas jugée concluante. En revanche, Malam-Pétel, par exemple, tend à remplacer le circuit des yayrés à la fois par celui des piémonts et un mouvement directement orienté vers le sud.

Ces exemples démontrent la souplesse générale du système. Le grand circuit, qui va en latitude du nord de Logone-Birni à Gagal au sud et opère en trois temps (séjour sur les yayrés, descentes dans le sud, stationnement pendant la saison des pluies entre Tokor et Mindif) est modulable dans l'espace et dans le temps. Le nombre d'animaux qu'il intéresse est également fonction des années. Des délestages plus ou moins importants sont consentis en cours de route.

Sur ce circuit s'en greffent un autre qui peut en cas de détérioration de la situation sur les yayrés ou au Tchad voir ses effectifs gonfler. Ces circuits secondaires intéressent les piémonts ou des pâturages de décrue méridionaux, du Logone ou du mayo Kebbi. On comprend dès lors la difficulté à vouloir quantifier les flux de transhumance et fixer leur parcours.

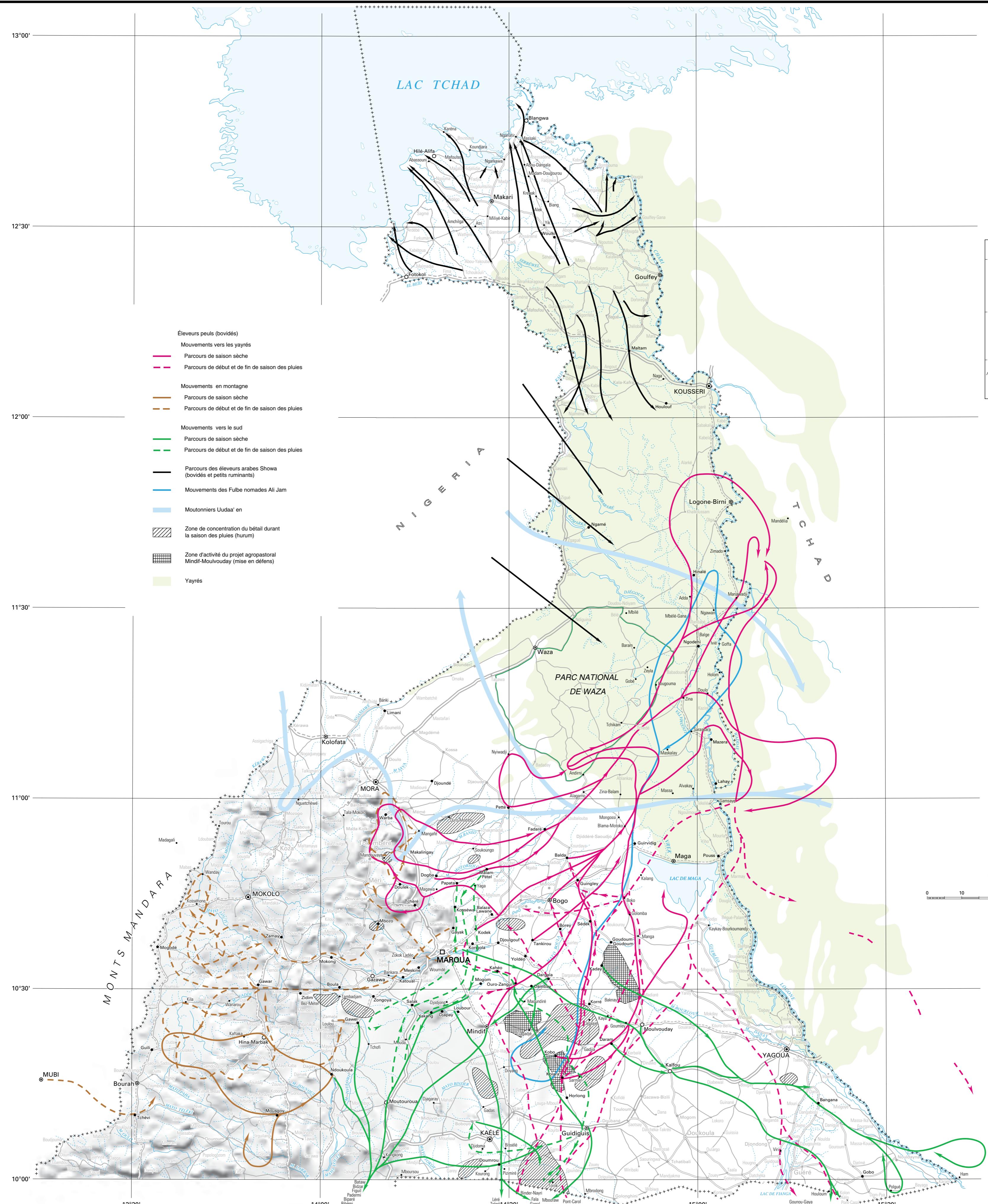
Les mouvements méridionaux

Il a toujours existé des groupes de villages qui partageaient leurs troupeaux entre les yayrés et des pâturages méridionaux. Ceux des groupes les plus au sud, qui convoyaient leurs bêtes sur les yayrés, maintenaient aussi des *burtol* méridionaux. C'est le cas des villages de Kolar, Horlong, Sarman... qui envoyait leurs troupeaux sur les yayrés par Manga, Golombia, Boko, Barkeyewol, Lahay, où se gisent, sur les *burtol* des gens de Boko et de Balda, pour stationner près de la mare de Dugi et Yayré-Labane. Toutefois, une partie des éleveurs empruntaient également les *burtol* des gens de Kalfou, vers le sud.

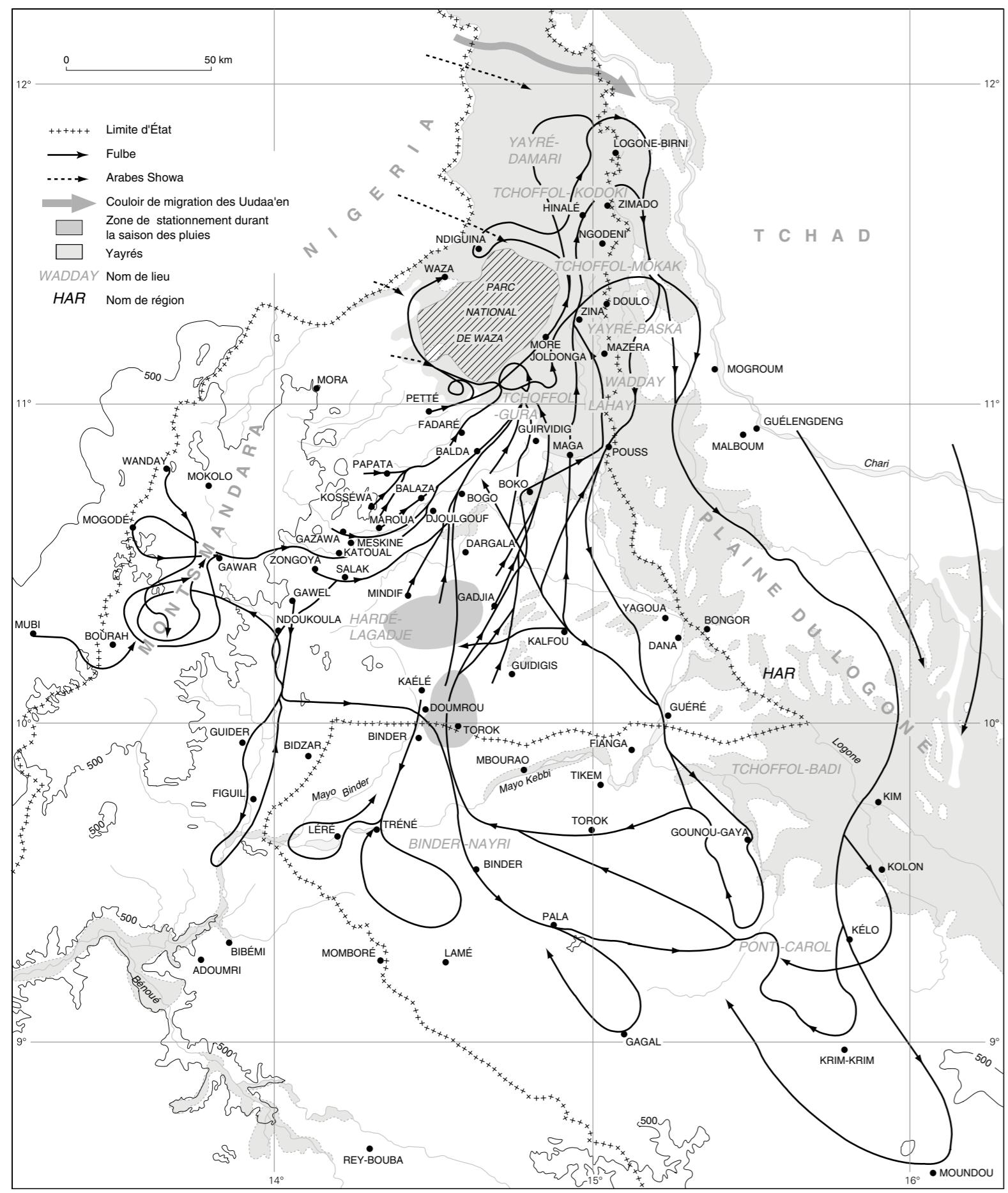
Ces transhumances méridionales peuvent se diviser en deux, celles qui vont sur les zones de déversement du moyen Logone et celles qui intéressent les rives du mayo Kebbi et des lac de Tréné et Léré.

En 1986, Kaya, Korré, Baknay, comme beaucoup d'autres villages, conservent leur bétail le plus longtemps possible auprès d'eux, sur les petits yayrés de Goumley et Baknay, avant de se rendre au Tchad, dans l'arrière-pays de Har, via Kalfou. Le gros du troupeau auquel vient s'ajouter le cheptel des villages de Kadai, Dambay... reprend la route du Tchad, plus ou moins abandonnée lors des trois années précédentes. Ils passent par Polgué, puis Houloum et Gounou-Gaya. Cette année-là, certaines familles partent sur les piémonts de Mandara, via Moutouroua, et un quart du troupeau rejoignit à Guidigu les *burtol* qui conduisent au mayo Kebbi.

En année normale, les troupeaux descendus des yayrés empruntent le même « couloir » que ceux de la région de Kalfou, y compris les troupeaux descendus par la rive droite du Logone qui infléchissent leur parcours après Ham pour s'enfoncer vers Gounou-Gaya. Ils se tiennent toujours éloignés du Logone, ne dépassant guère la ligne Gounou-Gaya, Kolon et Kélo, sorte de limite avec les éleveurs fellata et arabes Showa venus du nord du Chari. Au sud de Pont-Carol, un mélange s'opère, y compris avec les Fulbe de la Bénoué.



MOUVEMENTS DU BÉTAIL DE 1960 À 1970



Binder. Là, ils sont soumis au *sarkin saanu* de Binder qui leur indique leur zone de pâturage. Tout le long de leur descente, ils auront emprunté les étendues de *muskawaari*. Selon la sécurité qui règne au Tchad, ils restent sur le mayo Kebbi à l'est de Tréne, ou bien ils avancent jusqu'à Wanda. Selon le cas, ils optent pour les parcours les plus en brousse ou au plus près des villages. Ils peuvent rester là-bas jusqu'aux pluies et remonter avec elles, en suivant le même *burtol* ou en empruntant des parcours plus à l'est.

Les Fulbe Buulu du mayo Louti et ceux de l'ouest de Maroua ne sont jamais partis sur les yarés. Les troupeaux de Zongoya, Gawel, Ndoukoula, descendaient par Moutouroua, Bisséle, Mboursou, pour rallier le *burtol* du Douroum en direction de Binder-Nayri et Pala. Certains, enfin, qui rejoignaient les rives du mayo Kebbi après le franchissement de la frontière, furent en 1984 et 1985 les chefs de file d'une transhumance méridionale, uniquement à l'intérieur du Cameroun, rejoignant d'autres villages du Diamaré. Ils descendent à Biparé, sur le mayo Kebbi, le long du mayo Louti, par Guider et Figuil, puis Badadjé. En 1995, tout se passe sur le mayo Kebbi, l'autorisation de pacage auprès des chefs, les résidus de récoltes auprès des cultivateurs et les pâturages aériens auprès des agents des Eaux et Forêts.

Les parcours de piémonts et sur les massifs

Les groupes d'éleveurs les plus proches des monts Mandara ont, à l'exception de quelques familles, abandonné le parcours des yarés. Les troupeaux de Kosséwa, Yaga, Tambadjam, Magawa, Papata, Dogba, Zokok-Ladéo, Ngassao, Kodek, Kongola-Djiddéo, Kongola-Garé, Gayak partent sur les piémonts les plus proches, d'autres « descendantes » à Wanarou, Hina, Kaftaka, Guili...

Nous évoquerons deux circuits types d'éleveurs de la région de Maroua.

Les départs vers les monts Mandara s'effectuent généralement en novembre-décembre, après la pâture des étendues du village. Les transhumants montent assez rapidement sur le plateau Kapsiki, à Mogodé. Chaque famille a un *beero* (hôte) qui, pendant deux mois, la reçoit, lui donne un repas le soir et 1 000 F CFA par mois pour fumer ses champs. L'eau ruisselle partout sur les plateaux. Les cultivateurs coupent les tiges de sorgos au plus près de la panicule et laissent encore les fanes de leurs légumineuses sur les champs. Les éleveurs descendent ensuite sur Gada, puis sur les piémonts, à Mayo Motorsolo et à Doulek. Ils passent rapidement à Hardé-Mandouwaya car les cultivateurs protègent leurs champs afin de réserver les résidus de récoltes pour leurs bœufs de trait. Ils remontent à Warba, chez les Mandara, où ils commercialisent le lait pendant un mois. Ils évitent les piémonts des Muyang et des Molkwo qui accusent les Fulbe de voler leurs moutons et de les incorporer dans leurs troupeaux. Ils finiront la saison sèche auprès du mayo Selo.

D'autres groupes peuls partent sur les monts Mandara via Mokolo, toujours à la même époque. Là, sur les piémonts, les contrats de fumure sont plus élevés. 1 000 F CFA pour 15 jours (6). Ils suivent les piémonts jusqu'à Loulou, sans y passer la nuit car ils redoutent les hyènes susceptibles d'attaquer les veaux. Ils entrent dans la plaine de Gawar au moment de la récolte du *muskawaari*. Le *sarkin saanu* de Gawar empêche le contact entre les bœufs de *funaaange* (l'est) et ceux de *hiraange* (l'ouest) pour prévenir les épidémies et il réglemente strictement la répartition des pâturages. Ils vont ensuite « chercher les pluies » plus au sud ou se fixent à Tchofi. Si les pâturages sont parcimonieux, ils sont néanmoins assurés d'avoir de l'eau jusqu'aux pluies. Avec les pluies, ils se rendent sur les *hurum* de la région de Maroua, comme au nord de Kosséwa, réserve délimitée par les services de l'Élevage.

Les éleveurs des plateaux au sud de Mokolo, les Fulbe Baamle et Fulbe Iso demeurent

pendant la saison des pluies dans la région de Wanda, Kosséwa, Kila (Mogodé)... puis descendant durant la saison sèche en pays gude et jusqu'à Mayo Oulo. Ils investissent aussi les piémonts pour une cure de légumineuses, effectuant un mouvement inverse des troupeaux de Gazawa, Meskine et Ndoukoula. Quelques familles préfèrent stationner entre Tourou et Wanda. Ils se trouvent de plus en plus en concurrence avec les troupeaux de la plaine, anciennement habitués aux plateaux, Zongoya, Salak et Gawar, comme avec ceux venus, après 1973, de Gawel. Mindif et parfois même de Bogo, auxquels se joignent des toke de Madagali.

Depuis 1985, les parcours de bétail sur les plateaux et les piémonts s'enchevêtrent de façon inextricable. Certains éleveurs de la plaine préfèrent remonter ou rester, pendant la saison des pluies, sur le plateau au sud de Mokolo, au sol caillouteux et égoutté, au climat plus sain et sans mouches. Quant au plateau Kapsiki lui-même, sa mise en culture anarchique fait se multiplier les conflits entre éleveurs et cultivateurs. Il en va de même dans les piémonts.

L'apparition d'un nouveau type d'éleveur, issu des villes, va accentuer ces conflits. L'appropriation du cheptel par la bourgeoisie urbaine a été plus tardive à Maroua qu'à Garoua. Elle est née au moment de la crise économique de la fin des années 1980, où le bétail, comme la terre, devient une valeur refuge et où le cheptel semble plus sûr que le système bancaire.

Ces éleveurs « absenteistes » confient leurs troupeaux en patronage à un notable qui demeure près des zones de pacage et surveille troupeaux et bergers, souvent des Mbورو Alijam recrutés dans la région de Mindif. Ce type d'élevage, avec l'intervention de salariés (mal payés) et d'intermédiaires, ne permet guère de performances zootecniques, mais il va concurrencer de façon sauvage les éleveurs locaux. Dans les années 1990, les troupeaux de grands commercants de Maroua (estimés de 5 000 à 6 000 têtes) s'imposent sur des *hurum* déjà fortement réduits principalement sur les piémonts, de Loulou à Doulek. Ces *hurum* sont réservés à certains villages peuls qui ont souvent passé des accords avec les communautés de cultivateurs voisins. Ces gros troupeaux déséquilibrent les rapports entre éleveurs et cultivateurs et même entre éleveurs.

Ces comportements aboutissent à des conflits parfois violents, comme ce fut le cas dans les piémonts mofu, en 1995, entre Zidim, Tambadjam et Boulou.

Modes de fonctionnement et difficultés actuelles de parcours

Trois types de troupeaux partent en transhumance : — des troupeaux collectifs avec, à leur tête, des *kaydal*, qui reçoivent délégation pour les conduire. Ces troupeaux sont généralement constitués sur la base de relations de parenté ou de cohabitation de quartiers voisins ou de villages;

— des troupeaux « privés » conduits par leurs propriétaires, aidés de membres de leurs familles et de serviteurs, qui peuvent également englober des têtes de bétail confiés par des parents ou des voisins;

— des troupeaux confiés à des *kaydal* et des bouviers salariés, mais néanmoins intéressés au cœur du troupeau.

Propriétaires de troupeaux et *kaydal* en réfèrent à un notable du lamido ou du lawan, le *sarkin saanu*, dont la charge est souvent prise dans la même famille. Ce dernier lève les taxes auprès des éleveurs locaux ou étrangers (7).

(6) Il y a convergence d'intérêt entre éleveurs et montagnards descendus sur leur piémont. Ces derniers veulent mettre en valeur les zones de hardé et demandent aux éleveurs d'y installer leurs corraux; ensuite, à leur emplacement, ils monteront des diguettes pour une meilleure contention de l'eau. L'herbe poussera et deux ans après on y cultivera des sorgos rouges.

(7) A. Dauzats, chef des services vétérinaires à Maroua et qui fut très populaire auprès des éleveurs peuls, entreprit le premier, dès le début des années 1930, de récupérer les compétences des *sarkin saanu*.

Dans un rapport du 1^{er} semestre 1933 (ANY/APA II 834/L), on peut lire « les Sarki-saanu, bien que hors cadre, sont un peu rémunérés. Ils s'occupent surtout du rassemblement des troupeaux lors des opérations de vaccination ».

Les troupeaux empruntent un réseau de *burtol*, dont certains circuits sont plus impératifs que d'autres. Ces chemins à bétail sont souvent visibles dans le paysage, comme au nord de Guirvidig, le long de la berge occidentale du Logone. Ils évitent les zones cultivées, empruntent des successions de hardés. Certains de ces hardés servent de plaques de redistribution pour des dizaines de milliers de têtes, comme Hardé-Lagajé par exemple (SEIGNOBOS, 1993). La carte des mouvements de bétail montre que les grands *burtol* évitent les masses d'agropasteurs masa et tupuri. Entre les deux, un étroit passage à partir de Kalfou, par Viri ou par le *no man's land* de Bangana, puis Gobo, donne accès aux pâturages d'inondation du moyen Logone.

Le bétail qui reste au village, le *cureeji*, est très variable et dans sa quantité et dans son contenu selon les années. À Tankiro, il atteignait, en 1986, 30 % ; à Yoldéo, 15 % (mais en 84, il était monté à 40 %) ; à Baldia, 5 toke sur 27 restent au village, à Kolaré, 4 sur 25, soit en moyenne près de 20 %.

L'élevage peul de la province de l'Extrême-Nord s'articule autour de trois pôles, doubles de trois types de pâturages, également en crise : les yarés, les *hurum* de saison des pluies, de Torok à Mindif; et les pâturages d'éteule sur les terroirs des éleveurs eux-mêmes, sur les piémonts, le long des parcours.

Le pôle moteur fut et reste encore, pour de nombreux groupes éleveurs, les yarés. Les successions d'années déficitaires ont entraîné un processus de dégradation de leur écosystème. La création de la retenue d'eau de Maga dut également avoir des conséquences encore mal évaluées sur la partie sud des yarés à l'ouest du Vrek. Si la capacité de charge des grands yarés, en année normale, était estimée par GASTON et DULIEU (1976) à 210 000 têtes, ces chiffres ont souvent été dépassés. Les charges de bovins, qui peuvent dépasser 30 têtes/ha, ont accentué la dégradation des pâturages et l'érosion des sols par réduction du couvert après une consommation sélective, surtout ces dernières années à envoiage réduit.

Cette dégradation joue sur les ceintures à *Echinochloa stagnina* qui se réduisent. On assiste parfois à une avancée des graminées plus résistantes, mais moins bien appétées par le bétail, et aussi à un envahissement des ligneux (*Acacia seyal*, *Piliostigma reticulatum*, *Calotropis procera*...) vers l'est et le sud-est du parc de Waza. Il est visible au nord de Tchikam, à Gobé, au sud de Baram, à Mbilé, Zéyla, autour d'Hinalé... Si le problème de l'exhaure demeure, en dépit de nouvelles mares artificielles ouvertes, des puits qu'il faut creuser, on constate surtout une détérioration des pâturages qui préoccupe les éleveurs. Le déséquilibre entre pâturages des grandes mares (*coofol*) et ceux des zones d'inondation hautes, qui rythme les parcours quotidiens, allonge les circuits du matin sur pâturage à *Hyparrhenia rufa*, *Vetiveria nigritana*, *Jardinea congoensis*, *Vossia cuspidata*, *Sporobolus* sp... Le troupeau doit alors parfois accomplir un parcours de 20 à 25 km par jour avant de revenir sur les pâturages de bord de mares, à *Echinochloa stagnina*, *Vossia cuspidata*, *Oryza longistaminata*, *Cyperaceae*... où il restera jusqu'à la nuit.

Les pérennes perdent de leur valeur nutritive au cours de la saison sèche et posent des problèmes de digestion. Il faut attendre le regain, après le passage du feu; c'est la période des plus forts achats de natron.

L'autre pôle indispensable du développement de l'élevage peul de la province, le pendant des yarés pour la saison des pluies, est la région comprise entre Torok et Mindif, jusqu'à peu près de la frontière avec le Mayo Kebbi. Il est visible au sud de Tchikam, à Gobé, au sud de Baram, à Mbilé, Zéyla, autour d'Hinalé... Si le problème de l'exhaure demeure, en dépit de nouvelles mares artificielles ouvertes, des puits qu'il faut creuser, on constate surtout une détérioration des pâturages qui préoccupe les éleveurs. Le déséquilibre entre pâturages des grandes mares (*coofol*) et ceux des zones d'inondation hautes, qui rythme les parcours quotidiens, allonge les circuits du matin sur pâturage à *Hyparrhenia rufa*, *Vetiveria nigritana*, *Jardinea congoensis*, *Vossia cuspidata*, *Sporobolus* sp... Le troupeau doit alors parfois accomplir un parcours de 20 à 25 km par jour avant de revenir sur les pâturages de bord de mares, à *Echinochloa stagnina*, *Vossia cuspidata*, *Oryza longistaminata*, *Cyperaceae*... où il restera jusqu'à la nuit.

Cette zone est aujourd'hui menacée par le développement des emblavures, principalement à cause de la remontée de fronts pionniers tupuri. Dans cet espace, vital pour l'élevage, a été aménagé, en 1978, un projet agropastoral conçu après les sécheresses de 1972-1973 — où fut enregistrée une perte de 56 000 bovins — pour réformer « l'exploitation anarchique des écosystèmes pastoraux ». 25 000 hectares, en trois blocs (Maoundiré, Kadaj et Kolaré), furent mis en défens, dans une zone où 50 000 têtes de bétail passaient auparavant la saison des pluies. Les blocs, répartis en parcelles, sont réservés aux villages limitrophes, une soixantaine, dont les troupeaux, 15 000 têtes de gros bétail, n'en continuent pas moins à suivre avec leurs voisins les circuits de transhumance. Le bétail « étranger » peut circuler dans les pare-feux, mais ne peut y séjourné. Toutefois, « par solidarité », les éleveurs du bloc permettent à leurs frères venus d'ailleurs de laisser paître et boire leurs animaux dans le bloc au lieu de leur interdite » (DONGMO-ZEDONG, 1986). Ainsi, grâce à la souplesse d'adaptation des éleveurs, les blocs n'ont pas complètement déréglé leurs mouvements; ils ne sont ressentis que comme une contrainte supplémentaire, mais, pour pâture à Mindif, il faut un ticket délivré par les *yimbe gomma* (agents du gouvernement); aussi une partie des éleveurs sont-ils partis sur le *yoolde de Kalfou*.

Ce projet a été initié dans une logique de « gestion rationnelle des pâturages » ignorant tout des stratégies de transhumance, du fonctionnement du lamidat de Mindif, l'un des plus conservateurs de la province, et des accords qui lient le *lamido* et les éleveurs itinérants. Ce « Projet pilote Mindif-Moulouday » fut un vaste malentendu. Tous les essais de pâturages tropicaux artificiels dans les « grazing-schemes » et en « milieux paysans » avec ensemencement de vivaces (*Stylosanthes guyanensis*, *Stylosanthes hamata*, *Andropogon gayanus*, *Hyparrhenia filipendula*) et des jachères à légumineuses fourragères, furent des échecs.

La discipline que voulut imposer le Projet ne fut pas suivie : refus de nettoyer les pare-feux, de surveiller les mares, d'instaurer une rotation de pâturages. Seule fut respectée l'interdiction de feu de brousse, qui aboutit en 1991 à un constat d'envasissement des blocs par *Acacia ataxacantha* buissonnant. On dut alors demander aux riverains des blocs d'y bouter le feu... ce qu'ils déclinèrent.

Est lié à ces échecs, celui des comités villageois élus qui, dans un système lamidal despotique, n'avaient aucune chance de fonctionner. La gestion coopérative du troupeau et des ressources naturelles, de même que « l'association de commercialisation du bétail dans le cadre des blocs de paissance » ne purent aboutir.

Quant aux traitements trypanocides et de déparasitage, de même que les formules d'embouchure pour le bétail, ils furent abandonnés en raison de leurs prix. Comme ailleurs, l'association agriculture/élevage programmée fut un échec avec ses « volets » accompagnateurs : reboisement sans objet d'essences exogènes, promotion d'un sorgo S35 inutilisable... De fait, l'erreur tient à la volonté de créer un groupe d'agropasteurs autochtones coupés du reste des éleveurs du Diamaré, alors que tous sont interdépendants, non seulement dans leurs activités d'élevage, mais aussi dans un cadre socio-économique plus large. Toutefois, les infrastructures : routes, mares artificielles, layons pare-feux, bâtiments, demeurent. L'administration locale, prenant le relais en 1985, maintient là une forme de pouvoir que des commerçants et fonctionnaires fortunés utilisent pour placer leur bétail dans les blocs, tentant à y faire des ranches semi-privés.

De la gestion du *cureeji* à l'embouchure bovine

Le troupeau qui reste en place et ne cesse de s'accroître reçoit de plus en plus d'attention de la part des communautés villageoises peules.

La garde du *cureeji* est divisée en sept périodes. Nous prendrons l'exemple de celui de Makabay, au sud de Maroua :

- pendant la saison des pluies, le troupeau pâture autour du village et sur la colline de Makabay, leur *hurum*, avant de gagner la colline de Wourndé, sorte de réserve secondaire. À la fin de la saison des pluies, le troupeau peut partir vers les piémonts, à Mokong, où les sols s'égouttent plus rapidement;
- au début de la saison sèche, le troupeau s'avance sur les pâturages des environs immédiats, à Loubour, Djapay, Djodjong et Yakang;
- c'est ensuite la période dite *nyayle* (traduit par « moissonnage ») où le troupeau paît sur les champs de sorgos rouges et d'arachides après la récolte;
- la période qui suit oblige à de plus grands déplacements vers des pâturages appauvris. Le troupeau peut se rendre à Mouda et revenir dans la journée;
- la période de champage sur les soles de sorgos repiqués ouvre le deuxième *nyayle*, moment faste où le troupeau se refait. On garde une partie des tiges de *muskawaari* pour la fin de la saison sèche;
- progressivement, de février à mai (*ceedu*), les pâturages vont en s'amenuisant, de même qu'un peu plus tard, l'eau. On fera boire le *cureeji* le matin et le soir. Le troupeau pourra

alors rester hors du village pendant deux à trois jours, à proximité de puisards. Les bêtes s'affaiblissent car les bas-fonds à *Panicum anabaptistum* sont rares;

— *piriyel* est une période cruciale. Les premières pluies ont entraîné la pourriture des herbes restantes sans que le regain ne pousse effectivement. On se rabat sur les jeunes feuilles des arbres qui précèdent le regain. Les bergers partent la hache sur l'épaule le long de mayel Denguesdj et du mayo Salak pour abattre les branches de *Khaya senegalensis*, *Ficus gnaphalocarpa*, *Maerua crassifolia*...

L'accroissement des troupeaux sédentaires conduit à créer ou à améliorer l'exhaure de saison sèche en multipliant les *keeleje* (8). Le manque de disponibilité de pâture sur certains terroirs entraîne une dissociation habitat-troupeau de plus en plus marquée. C'est particulièrement sensible pour Maroua et sa périphérie (9). Les *cureeji* des différents quartiers de Maroua ont peu à peu disparu, indépendamment des différents arrêtés municipaux, dont le dernier en date de 1981 interdisait le passage des troupeaux. Toutefois, vivre avec des bovins auprès de soi est un comportement socio-économique que les Fulbe et Foulbéens ne sont pas près d'abandonner. Aussi s'organisent-ils pour maintenir cet élevage de proximité.

On assiste depuis les années 1980 à une récup

années 1960. Ils ont inversé leur migration qui les faisait partir du nord, de Balge (Bornou) vers les yayrés, pour une transhumance au départ du sud, depuis Mindif jusqu'aux yayrés.

Le cheptel des éleveurs itinérants (12800 têtes en 1997) équivaut au tiers de l'ensemble des effectifs bovins de la région de Mindif. Ils étaient près de 20000 en 1981, avant la mise en place effective du projet agropastoral Mindif-Moulouday.

Les groupes d'éleveurs itinérants trouvent dans le Diamaré des conditions de vie bien meilleures que dans le nord. Ils remplacent, d'une certaine façon, des éleveurs peuls qui préfèrent reproduire, eux aussi, leur modèle d'élevage plus au sud, au Tchad.

En revanche, les moutonniers Udua'en (14), venus du Niger ou de la région de Sokoto au Nigeria, traversent la frontière au niveau d'Alfadé. Depuis 1973, une deuxième composante passe au nord de Mora, elle stationne un temps au sud de Waza, utilisant les pâturages aériens des *Acacia*; au cours des dernières sécheresses, ils effectuent des descentes sur les parcs de *Faidherbia albida* des piémonts des monts Mandara. Ils traversent les yayrés et rejoignent les autres yudaa'en sur les rives du Chari. Ils remontent avec les premières pluies, avant les éleveurs de bovins, profitant de l'herbe rare, que ne peuvent saisir les zébus et quand le sol est encore ferme, car détempé il ne conviendrait plus à leurs grands moutons. Le retour s'opère sur les mêmes couloirs qu'à l'aller, certaines fractions choisissant de passer par le Kanem. Après 1990, la pression udua'en est moins forte, ils descendent le long du cordon du paléo-Tchad jusque vers Fadare, mais passent de moins en moins nombreux le Logone. Au sud du lac Tchad, sur le Serbélé, on voit apparaître des Biibe Woya venus du Niger, avec des dromadaires, des moutons et des bovins, leurs effectifs sont pour l'instant négligeables.

Historique des parcours de bétail du Diamaré

Évolution des grands mouvements de transhumance

Au moment de la conquête peule de la fin du XVIII^e siècle, les éleveurs peuls étaient depuis longtemps dans le pays. Leurs parcours ne pouvaient être que circonscrits aux royaumes musulmans du Bornou et du Wandal. Certains *ar'do* les représentaient à la cour de Béni Ngazamgu, ce qui les tenait très avertis des intentions du pouvoir. Toutefois, leur préférence allait déjà aux parcours sur les marges de ces formations politiques et ils restèrent longtemps à « Mayo Dilara » : à l'ouest et au sud du lac Tchad.

Des éléments fulbe dits Baam et des *riimayi'be* (affranchis) s'étaient enfouis plus au sud et vivaient en symbiose avec les *haa'be*. Ils recherchaient néanmoins des encadrements politiques stables, avec lesquels ils pouvaient passer des accords, comme la confédération gude, les chefferies de Sukur, Goudour, ou encore Zourouya-Lamordé, Maroua...

À cette époque, les densités de peuplement étaient faibles. Les groupements païens occupaient souvent des sites défensifs, induisant des terroirs ramassés sur des zones bien contrôlées, situation qui entraînait l'existence de vastes espaces ouverts à l'élevage. Dès ce moment-là, des no man's lands sont occupés, en particulier de grands couloirs de razzia, par les éleveurs. Leurs parcours connaissaient des amplitudes réduites qui, à la suite de remise en cause d'alliances, d'exactions de chefs, pouvaient subir de brusques changements.

À la suite de la conquête des plaines au début du XIX^e siècle, les éleveurs vont en gros rester à l'intérieur des limites des lamidats. Seuls les éleveurs de Peté et de Bogo pénétrèrent sur les franges des yayrés, en demeurant groupés.

La paix coloniale apporta aux éleveurs peuls des possibilités illimitées, qui en firent les premiers bénéficiaires. Tous les pâturages se trouvèrent accessibles, les grands yayrés d'abord, puis, après les années 1930, les pâturages du moyen Logone. Bien avant que les montagnards ne descendent, l'amorce des piémonts fut occupée par les éleveurs foulbés. Un des derniers no man's lands à être occupé en plaine fut les abords du pays musey. Population belliqueuse, tardivement soumise, les Musey ne disposent pas, à la différence des Masa et des Tupuri, d'un élevage concurrent; le canton de Gobo est l'entrée vers les plaines de déversement du Logone (15). Outre l'occupation des régions libres, cette période est celle de l'allongement des parcours de transhumance, avec une amorce de dissociation habitat/troupeaux. Les années 1950 et 1960 furent l'âge d'or de ces grands mouvements de transhumance (la carte de H. FRÉCHOU, 1984 : 430, l'illustre). Ils connaîtront de nombreuses perturbations après 1973.

À partir de cette date, les pâturages des yayrés, tout en se dégradant, enregistrent de trop fortes concentrations d'éleveurs, les Fulbe se trouvent de plus en plus cantonnés à la partie méridionale des yayrés. Certains Fulbe préfèrent alors emprunter des circuits plus improvisés en direction des monts Mandara, où ils s'immiscent entre les tissus villageois, afin d'exploiter les pâturages et les étoiles qui restent (16). Pour minimiser les risques, les éleveurs scindent leurs troupeaux, et les confient à plusieurs *kaydal*, dans des directions diversifiées. Si les flux sur les yayrés se sont ralentis, c'est aussi au profit de ceux tournés vers le sud. Le mouvement a commencé avec les éleveurs les plus éloignés des yayrés, ceux du sud du Diamaré, les régions de Guidiguis, Kalfou, puis l'ouest de Maroua (Katoual 1966). Après la sécheresse de 1973, ce sera le tour de ceux du nord de Maroua (Gaya, Kosséwa...), suivis en 1984 d'établissements du mayo Boula (Ouro-Zangui, Daram, Mogom...)...

Vers 1979, intervient un nouvel élément, l'insécurité au sud du Tchad, qui culmine en 1984, avec la rébellion kodos, qui touche la zone d'aboutissement des éleveurs peuls, celle de Pont-Carol. Les troupeaux ne passent plus la frontière ou alors seulement jusqu'au mayo Kebbi. Les gens de Guidiguis, Doumrou, rejoignent par les éleveurs de Mindif, Dargala... vont alors se fondre avec ceux de Ndoukoula, Zongoya... pour descendre par Kongkong, Bidzar, Figuil, Biparé, Bébéri et jusqu'au nord de Rey.

La fin d'un genre de vie

Les biographies de *kaydal* (17) retracent l'évolution et la fin d'un genre de vie d'éleveurs peuls. Dans les yayrés et sur les bords du Logone, les bergers peuls du Diamaré ont côtoyé d'autres groupes éleveurs. Les plus importants sont les Fellata Am Arba (fulbe installés au Baguirmi dès avant le XVI^e siècle), comme les Abdala'en, Mono'en, Puri'en... Ils parlent un foulfoulé dont une partie du lexique est emprunté au barma et à l'arabe. Ils sont les premiers à avoir investi les grands yayrés à la latitude de Logone-Birni, avant même le XIX^e siècle. Dans les yayrés, circulent aussi les *durbali*, moutonniers du nord du Baguirmi, des Udua'en du Nigeria et, enfin, différentes fractions d'Arabes Showa. Ces éleveurs communiquent entre eux par une sorte de *lingua franca* où le foulfoulé des Am Arba l'emporte, avec des termes arabes et même des expressions de l'initiation peule.

Àvec les autochtones, Kotoko et Musgum, s'opèrent des échanges, lait et aussi bouses des vaches qui constituent un combustible précieux dans ces régions sans bois, contre riz et poisons... Les rapports entre eux ne sont pas toujours faciles. Les éleveurs peuls se plaignent de mises à feu anarchiques des pâturages par les chasseurs. Ils dénoncent les vols de bétail.

(14) Les Udua'en sont composés de plusieurs fractions peules qui se différencient des autres par leur genre de vie de moutonnier. Leurs moutons sont particuliers, grands, noir et blanc ou roux foncé et blanc. Les Udua'en recherchent des pâturages de mimosa (*Acacia seyal*, *Acacia senegal*, *Acacia sieberiana*...). Les bergers conduisent leurs troupeaux la hache sur l'épaule et rabattent les branches à portée de leurs bêtes.

(15) En 1990, plus de 1200 Fulbe venus de Kalfou, Bogo et Maroua étaient établis entre le canton de Gobo et celui de Guise. Les premiers s'installèrent dans les années 1960, puis après la sécheresse de 1973 et l'islamisation du chef musey de Gobo en 1975, des contingents se replièrent du Tchad en 1984 et 1985. La proximité des pâturages d'inondation du moyen Logone a attiré ces éleveurs dont les troupeaux sont estimés à plus de 4500 têtes.

(16) Nous avons même observé en 1989-1990 quelques familles peules de la région de Haïssa-Hardé installées durant la saison sèche sur le plateau intermassif, à Tala-Mokolo, faisant pâtre leurs troupeaux en pays mineo et zulgo.

(17) Mal Hammadu Misaw (Kalfou), Saydu Musa (Makabay), Hammadu Jidda, Siddi Umaru (Balaza). Kaydal Hammadu (Balada).

Ils accusent aussi les pêcheurs kotoko et musgum de favoriser le drainage de certains yayrés en aménageant des chenaux pour disposer leurs nasses et enceintes de capture pour piéger les poissons entraînés vers le Logone. Ces pratiques répétées surcreusent les chenaux et limitent le potentiel herbacé en accélérant l'assèchement des mares (Reiss, 1996).

Les jeunes, après avoir subi leur initiation, deviennent bergers du *curéji* des villages, endossant progressivement des responsabilités de plus en plus grandes jusqu'à vingt ans. Ils peuvent ensuite s'engager pour la transhumance dans les yayrés, qui est la plus prestigieuse. On leur confie alors un *sawru*, puis un *tokkere*. Ils reçoivent un taureau de deux ans à chaque retour des yayrés qu'ils revendent pour acheter des génisses, et une petite somme d'argent. Dans les yayrés, ils disposent du lait que les femmes du campement peuvent commercialiser. Après une dizaine d'années, ils sont à leur tour reconnus et peuvent réunir une équipe de bergers. Ils deviennent *mawnd'o*. Les propriétaires de grands troupeaux font appel à leurs services et ils se voient confier plusieurs *tokke*, entre 350 et 400 têtes. Les *mawnd'o* restent soumis à un *kaydal*. Quant aux *kaydal*, ils ont affaire à un représentant des Fulbe appelé *lawan*, coopté par les *mawnd'o* et les *kaydal*. Un *lawan* réside à Mazera et un autre à Logone-Birni, auprès des autorités traditionnelles kotoko. Les *lawans* récupèrent des taxes sous forme d'argent alors que, dans les années 1960, il s'agissait de bêtes sur pied et de beurre (*ti'dere*). Les *kaydal* régulent les conflits de pâturage et les différends entre bergers. Ils détiennent les fiches de vaccination et représentent les éleveurs auprès des postes vétérinaires de Mazera, Zina, Ivie...

Le *mawnd'o* rend seul compte aux propriétaires des naissances dans leurs troupeaux. Il peut subtiliser des veaux et les placer dans d'autres troupeaux et ainsi rapidement s'enrichir. Dans les yayrés, les bergers peuls mènent une vie austère. La nourriture frugale est à base de lait et de bouillie. Ils se rendent sur un marché où, une fois par semaine, ils font un repas carné.

À la fin de chaque transhumance, le retour des bergers s'effectue un peu à la manière des marins arrivés au port. Les filles, encadrées par des *dada suudu* (mère/maison), viennent les rejoindre pour des fêtes où l'alcool n'est pas absent. Les bergers peuvent perdre tout leur argent dans les *hirdé* (lieux où l'on veille). Ces transhumances entraînent toute une culture peule de musiques, de chants, qui risquent de disparaître, tout comme une somme de savoirs concernant le bétail et les pâturages.

La désorganisation des grandes transhumances sur les yayrés et la concurrence des parcours méridionaux qui ne se font plus dans le même milieu et dans le même cadre culturel, et aussi la reprise en main de la société peule par les religieux condamnent cet héritage des Fulbe éleveurs.

En 1990, les grands circuits de transhumance continuent à être suivis par les centres d'éleveurs du nord du Diamaré, mais les troupeaux passent plus difficilement la partie des yayrés comprise entre réserve de Waza et Logone. Ils maintiennent encore une descente vers le Tchad méridional, à la rencontre des pluies, mais elle concerne des effectifs réduits, le gros des troupeaux s'arrêtent à certains paliers de cette descente et plottent en territoire camerounais. En revanche, les grandes zones de pacage de saison des pluies restent inchangées, quoiqu'un peu plus éloignées qu'aujourd'hui.

La tendance est toujours à une inversion des flux vers le sud. La ligne de démarcation entre les établissements dont le gros des troupeaux continue à se rendre sur les yayrés et ceux qui envoient directement leur bétail vers le sud, a glissé sur une latitude plus haute (cf. carte). Dans les années 1950, une majorité des éleveurs peuls, à l'exception des gens du mayo Louti, partait sur les yayrés, y compris Guidiguis, Doumrou et Kalfou. En 1990, la plupart des éleveurs de Dargala, Balaza, des régions de Maroua, de Mindif, tournent le dos aux yayrés.

Les rythmes de transhumance sont aujourd'hui jugés comme contraignants, mais encore efficaces. Les circuits sont souples. Ils évoluent selon les ressources pastorales de saison sèche ou de saison des pluies disponibles, selon les risques sanitaires et l'insécurité qui prévalent. Les éleveurs combinent en fait deux stratégies complémentaires. D'une part la transhumance, dont les circuits gagnent en complexité et fluidité et qui intéresse des troupeaux réduits, de compositions plus homogènes. D'autre part, le maintien d'un maximum de bêtes sur place qui se réalise grâce à une meilleure valorisation des ressources de chaumes, fanes, et par l'achat de produits de complémentation, voire par la création de formes d'embouchage.

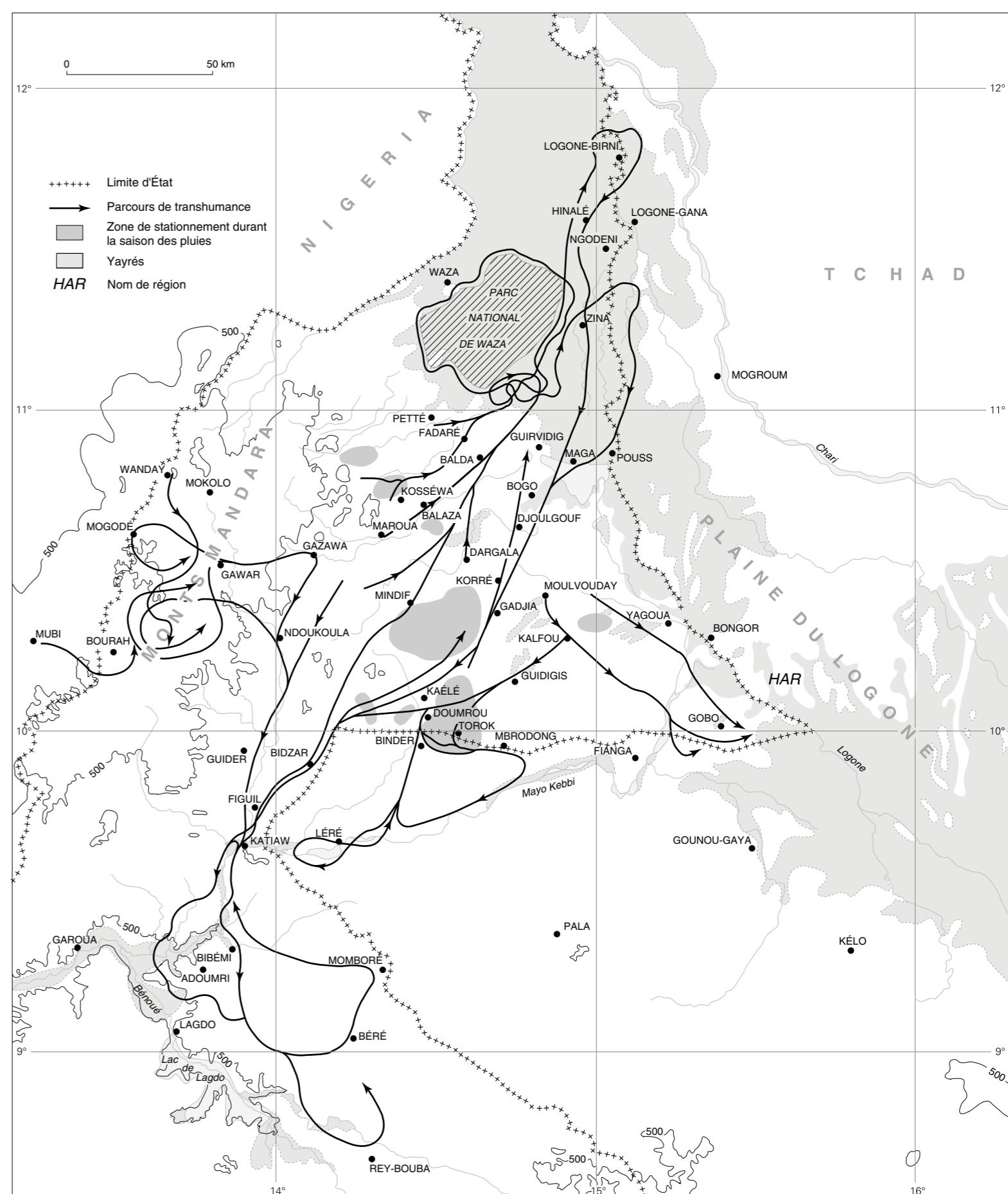
Eux-mêmes se trouvent confrontés lors des transhumances à la même volonté de la part d'autres communautés villageoises d'éleveurs ou de cultivateurs possédant du bétail, de se réserver les pâturages de leur terroir et de faire de leurs troupeaux les seuls bénéficiaires des sous-produits de leur agriculture.

Ces stratégies actuelles, comprises par les éleveurs comme une situation d'attente avant un allégement des charges de bétail sur les yayrés et une régénération des grandes « bourgouères », pourraient bien être l'amorce de pratiques pastorales plus intensives et irréversibles.

Indications bibliographiques

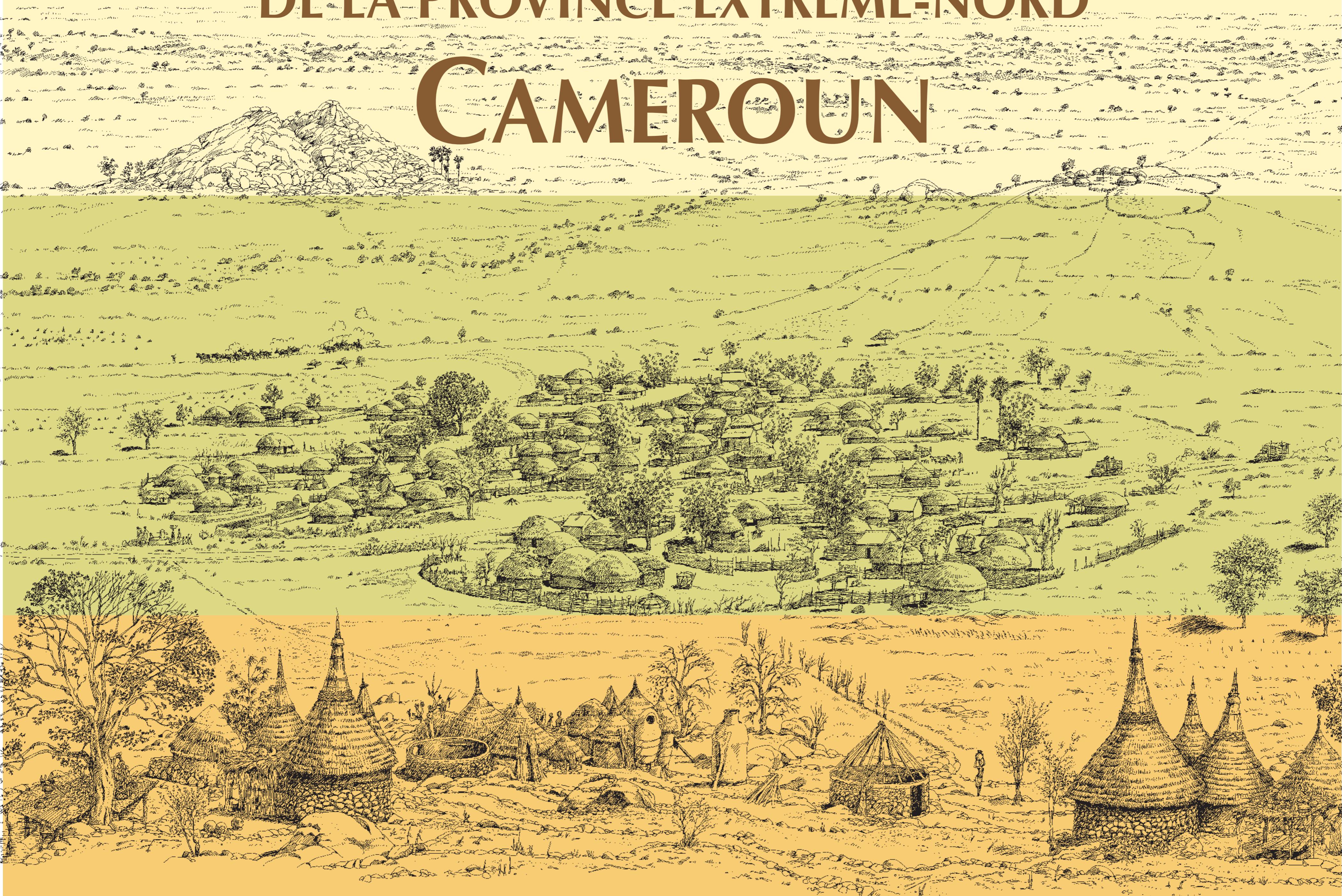
- BEAUVILAIN (A.), 1981 — Elevage et éleveurs du grand yayré (Nord-Cameroun). *Revue de Géographie du Cameroun*, 2 (2) : 163-176.
- BOULET (J.), 1975 — *Magoumaz, étude d'un terroir de montagne en pays mafa*. Yaoundé, Orstom, 147 p.
- BOULET (J.), 1975 — *Définition des potentialités agro-pastorales. Problèmes humains*. Mission franco-américaine, 59 p. multigr.
- BOUQUET (C.), 1979 — « Situations agropastorales sur les rives et les îles du lac Tchad ». In : *Synthèse agropastorale du bassin du lac Tchad*. 1979, Maisons-Alfort, IEMVT : 102-125.
- BOUTRAIS (J.), 1981 — « L'expansion des éleveurs Peuls dans les savanes humides du Cameroun ». *Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.*, 18 : 31-45.
- BOUTRAIS (J.) éd., 1984 — *Le Nord du Cameroun : des hommes, une région*. Paris, Orstom, Mémoires n° 102, 551 p.
- BOUTRAIS (J.), 1991 — « Pauvreté et migrations pastorales du Diamaré vers l'Adamaoua (1920-1970) ». In : Actes du IV^e colloque Méga-Tchad. CNRS/Orstom (Paris, sept. 1988) : 65-106.
- BRANCKAERT (R.), 1968 — *Étude sommaire de l'élevage en République Fédérale du Cameroun (Situation actuelle. Perspective d'avenir)*. Expert FAO, Univ. de Yaoundé, 62 p.
- BRUIJN (de, M.), 1987 — *Les éleveurs Fulbe dans les yayrés du Cameroun du Nord*. Leiden, IRZ, Série Environnement et développement au nord du Cameroun, 25 p.
- CANET (J.), 1977 — « Les conséquences des années sèches 1969-1973 sur la mobilité des éleveurs du Kanem ». CEGET : 239-259.
- CONTE (E.), HAGENBUCHER-SACRIPANTI (F.), 1977 — Habitation et vie quotidienne chez les Arabes de la rive sud du lac Tchad. *Cah. Orstom, Sér. Sci. Hum.*, 14 (3) : 289-323.
- DIGARD (J.P.), LANDAIS (E.), LHOSTE (P.), 1993 — La crise des sociétés pastorales. Un regard pluridisciplinaire. *Revue Élev. Méd. Vét. Pays Trop.*, 46 (4) : 683-692.
- DONGMO ZEDONG (J.P.), 1986 — *Évaluation de l'intégration Agriculture-Élevage dans le périmètre du Projet Pilote Mindif-Moulouday*. DPLEG, ENS, 147 p.
- DOUTRESSOULE (G.), 1947 — *L'élevage en Afrique Occidentale Française*. Paris, Larose, 298 p.
- FRÉCHOU (H.), 1966 — *L'élevage et le commerce du bétail dans le Nord du Cameroun*. Cah. Orstom, Sér. Sci. Hum., 3 (2), 125 p.

MOUVEMENTS DU BÉTAIL DE 1980 À 1986



- FRÉCHOU (H.), 1984 — « L'élevage : les techniques. L'économie de l'élevage ». In : *le Nord-Cameroun : des hommes, une région*. Paris, Orstom, Mémoires n° 102.
- FRETSCH (P.), 1970 — *Aspects géographiques des plaines d'inondation du Nord-Cameroun*. Univ. Féd. du Cameroun, rapport dactyl. 50 p.
- GRUVEL (J.), TRONCY (P.M.), TIBAYRENC (R.), 1970 — Contribution à la connaissance de la distribution des glossines au Nord-Cameroun. *Reu. Élev. Méd. Vét. Pays Trop.*, 23 (1) : 89-91.
- GUILLARD (J.) 1965 — *Golompou. Analyse des conditions de modernisation d'un village du Nord-Cameroun*. Paris, Mouton & Co, La Haye, EPZB, 502 p.
- HABERLAND (P.), SPERENBURG (P.), 1991 — *Stratégies d'élevage dans la région de Mindif (Nord-Cameroun)*. Wageningen, 101 p.
- KOULANDI (J.), 1990 — *Le gurna tupuri. Un essai d'étude de l'anthropologie alimentaire*. Dactyl., 13 p.
- LANDAIS (E.), 1990 — Sur les doctrines des vétérinaires coloniaux français en Afrique noire. *Cah. Sci. Hum.*, 26 (1-2) : 33-71.
- LE BOURGEOIS (T.), SEIGNOBOS (C.), 1995 — Végétations anthropophiles des villages de pasteurs et d'agriculteurs (région du Diamaré, Nord-Cameroun). *Journal d'Agric. Trad. et de Bot. Appl.*, nouvelle série, 37 (2) : 93-113.
- LE ROUVRE (A.), 1962 — *Sahéliens et Sahariens du Tchad*. Paris, Berger Levraud, l'homme d'outre-mer, 467 p.
- LETTENMEYER (L.), DOLFISSA (A.), LOBRY (J.-C.), NANKO (G.), TACHER (G.), 1995 — *Étude du secteur élevage au Cameroun*. Paris, CIRAD-EMVT, BDPA-SCETAGRI, 347 p. + annexes.
- MARTY (A.), 1992 — *Étude régionale des stratégies différenciées des éleveurs d'Afrique Centrale*. Le Nord-Cameroun. Paris, IRAM, 112 p.
- MORVAN (H.), VERCYRUSSE (J.), 1978 — Vocabulaire des maladies du bétail en langue fulfulde chez les Mbororo de l'Empire Centrafricain. *JATBA*, 25 (2) : 111-118.
- PAGOT (J.) et al., 1981 — *Projet de développement de l'élevage dans la province du Nord-Cameroun*. Maisons-Alfort, IEMVT.
- PASSOLE DILI BABA, 1995 — *La transhumance dans l'Extrême-Nord*. Maroua, CNFZV, dactyl.
- REISS (D.) et al., 1996 — *Trois situations de gestion des ressources pastorales en zone soudano-sahélienne*.

ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN



ATLAS DE LA PROVINCE EXTRÊME-NORD CAMEROUN

Éditeurs scientifiques

Christian SEIGNOBOS et Olivier IYÉBI-MANDJEK

République du Cameroun
MINREST MINISTÈRE DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE
INC INSTITUT NATIONAL
DE CARTOGRAPHIE

Paris, 2000

Éditions de l'IRD
INSTITUT DE RECHERCHE
POUR LE DÉVELOPPEMENT

Coordination des travaux

Christian SEIGNOBOS
Institut de recherche pour le développement, Paris
Olivier Ivébi-MANDJEK
Institut national de cartographie, Yaoundé

Rédaction cartographique

Christine CHAUVIAT, Michel DANARD, Éric OPIGEZ (LCA)

avec la participation de
S. Bertrand, C. Brun, M.S. Putfin, C. Valton (LCA)
et
R. Akamé, N.C. Ambe, J.R. Kameni, J.M. Leunte, O. Nan Manya, G. Vissi, A. Voundi (INC)

Le modèle numérique de terrain a été généré avec le logiciel de
Système d'information géographique Savane de l'IRD
par É. Habert (LCA)

La mise en forme du CD-Rom a été réalisée par
Y. Blanca, É. Opigez et L. Quinty-Bourgeois (LCA)

sous la direction de
Pierre PELTRE
Responsable du Laboratoire de cartographie appliquée (LCA)
IRD Île-de-France, Bondy

avec la collaboration de

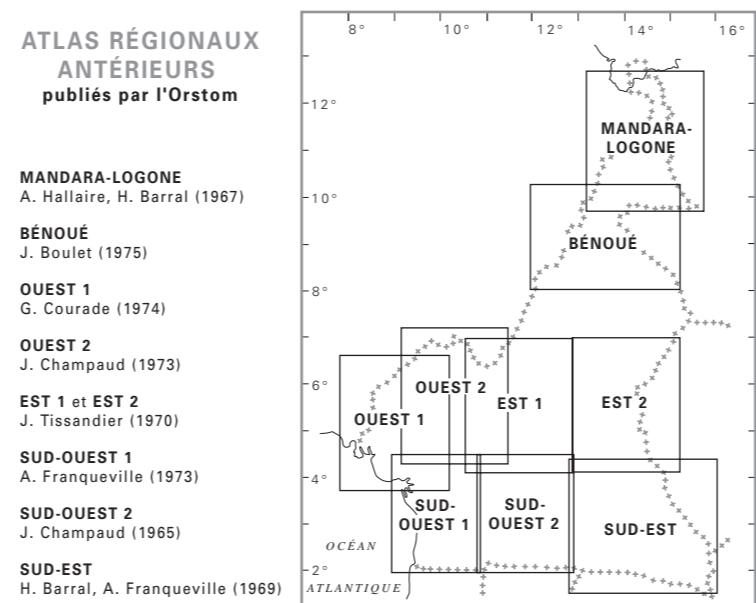
Paul MOBY-ÉTIA
Directeur de l'Institut national de cartographie (INC)
Yaoundé

Maquette de couverture
Christian et Fabien SEIGNOBOS

Secrétariat d'édition
Marie-Odile CHARVET RICHTER

Références cartographiques

Fond topographique extrait et mis à jour à partir des cartes à l'échelle de 1 : 500 000,
Fort-Foureau, feuille ND-33-S.O., Institut géographique national, Paris, 1964,
Maroua, Centre cartographique national, Yaoundé, 1975.



Le code de la propriété intellectuelle (loi du 1^{er} juillet 1992) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon possible des peines prévues au titre III de la loi précitée.